

# Montage surréaliste

*Dans une ferme que je viens d'acheter, près du garage, je vais fermer une fenêtre intérieure qui repose sur un muret entre deux espaces intérieurs. Elle se détache de son support et me reste dans les mains. Je me rends compte alors qu'elle est très vétuste. Je vais devoir faire changer cette fenêtre et peut-être toutes les fenêtres pour retrouver une unité esthétique. Je dois partir rejoindre des amis. Avant de partir, je ne cesse pas de chercher quelque chose que je ne trouve pas. Dans une sorte de cabinet de toilette installé dans le garage, dans une petite pièce, un parapluie sèche sur le lavabo. De l'eau bout dans une vieille bouilloire en alu. Je jette juste un dernier œil pour voir si j'ai pas retrouvé ce que je cherche et je ne trouve pas. Quelqu'un m'interpelle, alors je dois y aller. Il me semble que c'est un enfant. Il y a des enfants dans cette ferme*

La fin du rêve me donne l'explication du début. Ce sont les mots « cabinet de toilette » qui ont réveillé un souvenir. Dans l'appartement de mes parents, quand j'étais petit, un cabinet de toilette jouxtait ma chambre d'un côté, la salle de bain de mes parents de l'autre. C'était une pièce aveugle, donc sans fenêtre. C'est là que ma grand-mère, qui vivait avec nous, faisait régulièrement ses ablutions. Dans la famille on n'appelait cette pièce que par l'expression « cabinet de toilette ».

La mention de la présence d'enfant, juste à la fin, est comme un signal d'époque : attention, tout cela concerne ton enfance.

Enfant, j'étais tourmenté par la différence de sexes. Je me demandais comment les femmes étaient faites. Je pensais n'en avoir jamais vu à poil. J'écris « je pensais » car d'autres rêves m'ont mis sur la piste de bains pris avec ma mère, tout petit. Je n'en avais aucun souvenir conscient, mais l'inconscient, lui, s'en rappelait. C'est pourquoi j'étais tourmenté. Je croyais ne pas savoir, alors que j'avais refoulé ce savoir. Pourquoi ? parce qu'il évoquait la castration, ce qui est insupportable.

Mon lit se situait non loin de la porte du cabinet de toilette, que ma grand-mère laissait régulièrement ouverte, pensant sans doute que je dormais. Je me relevais discrètement pour jeter un œil dans la pièce, espérant voir ma grand-mère nue. J'ai toujours été déçu : elle ne se déshabillait que jusqu'à la taille et restait de dos par rapport à moi, debout devant le lavabo.

J'ai donc l'explication de la fenêtre vétuste : c'est une projection mémorielle de ma vision archaïque du sexe de ma mère, que j'espérais revoir sur ma grand-mère. Ce mouvement imaginaire entraîne avec lui l'autre imagination stockée au fin fond de l'inconscient : ce que j'avais vu très jeune ne s'explique que par la castration, que je retrouve dans la fenêtre qui se détache du mur. Ça donne du même coup le pourquoi de mon invention d'une fenêtre intérieure, là où est évoqué le cabinet de toilette, qui en était dépourvu dans la réalité. Le rêve a inventé une étrange condensation : le phallus est devenu un trou dont le cadre se détache. Autrement dit, il prend en compte ce que j'ai vu : un manque, une ouverture, métaphorisée par une fenêtre. Mais il a besoin d'une explication de ce manque : ce qui était là avant s'est détaché. La présence de ma grand-mère rend compte du caractère vétuste et renforce l'explication. Si c'est vétuste, ça casse et ça se détache.

Quel besoin ai-je d'interpréter cette cassure comme une castration ? où un phallus est-il évoqué ? dans la mention suivante : « je ne cesse pas de chercher quelque chose que je ne trouve pas » et dans la scène qui suit : « un parapluie sèche sur le lavabo ». Le voilà, le phallus, judicieusement installé dans le réceptacle prévu à cet effet, celui devant lequel se trouvait ma grand-mère, à l'endroit que je voulais voir et qui m'était caché.

L'inconscient éprouve aussitôt le besoin de dénier le constat de la fenêtre qui se détache : mais non, regarde, il y a bien un parapluie dans le lavabo. Ce n'est pas le lieu pour un parapluie,

quoique la mention « qui sèche » soit une tentative rationnelle d'expliquer, en relation aux ablutions de mère grand et aux bains archaïques avec ma mère. C'est cela que je cherchais à vérifier à tout prix. Visiblement, c'est que l'explication inconsciente ne suffisait pas, et je constate, aujourd'hui encore, qu'elle n'assouvit pas ma curiosité ; j'ai un besoin constant d'aller fouiller. C'est ce qui fait chauffer ma bouilloire libidinale. Il est dit que c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes. Mon rêve prend juste acte qu'à cette époque, je n'ai que ça sous la main. Mais si j'avais pu changer les fenêtres pour des neuves, j'aurais préféré.

Hypothèse : aussitôt trouvée, l'explication est rejetée (refoulée) car inadmissible. Et ce qui est trouvé (la fenêtre détachable) n'est pas satisfaisant, car non conforme à ce qui est attendu : un parapluie, un phallus. Il faut donc chercher encore, comme dans mon rêve. Ou remplacer *toutes* les fenêtres, c'est-à-dire réparer *toutes* les femmes, dans un souci esthétique. La préoccupation du beau construit l'étayage essentiel du déni de la castration. *Une* femme ne suffit jamais, et c'est mieux si elles sont toutes belles.

Le rapprochement de la fenêtre pourave et du parapluie humide dans le lavabo ressemble au fameux montage surréaliste de Lautréamont dont je peux trouver ici l'explication :

**Il a seize ans et quatre mois! Il est beau comme la rétractilité des serres des oiseaux rapaces; ou encore, comme l'incertitude des mouvements musculaires dans les plaies des parties molles de la région cervicale postérieure; ou plutôt comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul des rongeurs indéfiniment, et fonctionner même caché sous la paille; et surtout, comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie <sup>48!</sup>**

Comme chez Magritte, l'absurdité est la seule motivation revendiquée de ces rapprochements inattendus. Comme chez Magritte, cette distance assumée d'avec la rationalité ne fait que laisser le champ libre à l'inconscient, qui s'empare alors de la peinture et de la littérature pour fabriquer des rêves éveillés à l'insu de l'artiste.

Ce n'est pas un hasard si ces comparaisons improbables viennent au secours de la description de la beauté. Cette dernière se révèle comme un voile posé sur la castration, qui se présente alors toute nue, moyennant une petite interprétation :

- Les serres de l'oiseau rapace : nous savons qu'elles arrachent du sol de petits animaux. Et parfois des petits oiseaux.
- Les plaies des parties molles : je ne sais trop où l'auteur les situe, perso, c'est dans le bas ventre, mais il s'arrange aussitôt pour détourner l'attention vers les cervicales. Ça surprend, ça suscite une sensation de beau : quelle étonnante, inventive et belle métaphore ! l'incertitude des mouvements musculaires s'en déduit : va-t-il être possible de bander, surtout si le mouvement se produit *dans* les plaies des parties molles, c'est-à-dire là où la castration s'est accomplie ?
- Le piège à rats perpétuel : c'est le vagin, le rat étant le phallus. Lautréamont rejoint ici le perpétuel de ma quête. Et ça fonctionne, même caché sous la paille, c'est-à-dire sous des tonnes de refoulement.
- Enfin, la machine à coudre, avec son enjambement entre le pilier soutenant le volant et celui guidant l'aiguille, laisse nettement un vide entre les deux, assimilable au sexe féminin qui appelle le comblement rassurant du parapluie. La table de dissection évoque évidemment le bistouri et les ablations d'organes, beaucoup moins sédatif. D'un autre point de vue, le piqué régulier de l'aiguille métaphorise

l'acte sexuel, qui est en effet chargé de recoudre ce qui avait été coupé.

Dans mon enfance j'ai passé des heures à regarder ma mère piquer sur sa vieille Singer. Être assis par terre, à ses pieds suffisait à mon bonheur... pas tout à fait. J'attendais toujours quelque chose d'elle, mais je ne savais pas quoi. Qu'elle me demande de l'aide : « toi qui as de bons yeux, enfiler l'aiguille pour moi ! ». Oh la belle métaphore d'un acte sexuel ! j'étais ravi, non sans éprouver un certain mal aux yeux en réalisant la chose : l'anticipation d'un dérapage pourtant improbable de l'aiguille qui viendrait, tel Œdipe, me crever un œil, cette fois métaphore de la punition pour mon forfait incestueux, la castration. Pour conserver la jouissance sexuelle de ma mère, il était important de conserver de bons yeux.

Surtout pour chercher une aiguille dans une meule de paille.

Là où le sens a été volontairement banni par les surréalistes, l'inconscient rajoute involontairement le sien. Encore une pierre dans le champ du « non-sens » promu par Lacan.

dimanche 21 novembre 2021